



FESTIVAL DE CANNES

Un demi-siècle après la période faste des péplums, « Hollywood sur Tibre » tente de renouer avec les grandes productions internationales, sous l'œil vigilant de Silvio Berlusconi. Le « Cavaliere », qui veut réorganiser le secteur, entend redonner du lustre aux mythiques studios de Fellini.

Le tour du monde des studios de cinéma (4) Main basse sur Cinecittà

PIERRE DE GASQUET

NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL À ROME.

Sous le soleil de midi surgit le mont Golgotha. En arrière-plan, le linge pend aux fenêtres des proches immeubles résidentiels de la banlieue de Rome. Pier Paolo Pasolini avait tourné son « Evangile selon saint Matthieu » sur les flancs de l'Etna. Mel Gibson a choisi les studios de Cinecittà pour « The Passion », sa version des douze dernières heures de la vie du Christ, réalisée en latin et en araméen, avec la platurieuse Monica Bellucci dans le rôle de Marie-Madeleine. Un vent d'optimisme souffle sur les studios historiques du cinéma italien, inaugurés en 1937 par Mussolini. Plus d'un demi-siècle après sa grande période des péplums (« Quo Vadis », « Ben-Hur », « Cléopâtre... »), « Hollywood sur Tibre » renoue avec les superproductions américaines. Sous l'œil vigilant et complice du « Cavaliere », Silvio Berlusconi.

« Cinecittà est depuis toujours le berceau du cinéma italien. Dans les années 1950, l'arrivée en force de productions américaines a été à l'origine de l'expression "Hollywood sur Tibre". Depuis quelques années, on assiste à un retour à Cinecittà des grandes productions internationales telles que le « Patient Anglais », « Gangs of New York » de Martin Scorsese ou « The Passion ». Notre objectif est d'avoir en moyenne cinq grands films internationaux par an », explique le directeur général de Cinecittà Studios, Lamberto Mancini, dans la petite cantine qui jouxte le fameux Teatro 5, le plus grand plateau d'Europe, où Federico Fellini a tourné la plupart de ses films. « Un créateur a toujours quelque chose du Père éternel. Pour moi, les choses que je me suis inventées sont beaucoup plus réelles que celles qui se sont produites », disait « il gran buggiardo » (« le grand menteur »). Vingt ans après le tournage de « E la Nave va » (« Et vogues le navire »), dont la fameuse mer artificielle avait fait grand bruit, l'atmosphère a forcément changé à Cinecittà. Les shows télévisés de Mediaset (groupe Berlusconi) et de la RAI ont largement investi le mythique Studio 5. Et Canale 5 a filmé la troisième édition du « Grande Fratello » (« Big Brother ») à quelques mètres de la Jérusalem reconstituée de Mel Gibson et des décors de « Gangs of New York ». Mais, à en croire certains de ses fans, l'esprit de Cinecittà reste intact.

Un proche de Berlusconi aux commandes

« Cinecittà est une citadelle médiévale du « made in Italy » qu'il faut préserver à tout prix, au même titre que Vespa ou Ferrari », estime le réalisateur Renzo Martinelli, qui vient d'y tourner une reconstitution de l'affaire Aldo Moro. Depuis 1937, l'usine à rêves de la banlieue romaine a accouché de plus de 3.000 films, de la plupart des œuvres de Fellini, Visconti ou Pasolini jusqu'au « Nom de la rose » ou « Cliffhanger »... Signe du maintien d'une tradition artisanale unique en Europe : un des sanctuaires les plus émouvants de Cinecittà reste son atelier de sculptures, où la famille De Angelis conserve pieusement sa production depuis quatre générations. Là, sous le plafond à caissons du « Guépard » et les lustres scintillants de « Mort à Venise », s'entassent, pêle-mêle, les moulages de la « Pietà » et du « David » de Michel-Ange et les statues en fibre de verre de « Tomb Raider » ou de « Gladiator », dans un étrange capharnaüm baroque.

Six ans après leur privatisation partielle, les studios de Cinecittà entendent jouer un rôle moteur dans la renaissance du cinéma italien. « Après une période où il avait un peu perdu de vue son public, le cinéma italien est entré depuis deux ans dans une phase de reprise. Depuis « La Vie est belle » de Benigni, il y a toute une nouvelle génération d'auteurs tels que Matteo Garrone, Gabriele Muccino (« Juste un baiser ») ou Emanuele Crialese (« Respiro ») qui ont su réconcilier films de qualité avec succès en salles », souligne Lamberto Mancini. Les derniers chiffres de l'Anica (Association nationale des industries cinématographiques et audiovisuelles) l'attestent : avec 130 films produits en 2002 contre 103 en 2001, et 22,2 % de part de marché, à comparer aux 19,4 % de 2001, le cinéma italien connaît un net frémissement, même si les films américains se taillent encore la

part du lion (60 % des entrées). L'un des rares rescapés de la récente vague de nominations à la tête de Cinecittà, Lamberto Mancini, mise sur ce renouveau pour relancer les studios. Mais les avis restent partagés sur le rôle stratégique conféré à Cinecittà dans le plan de réforme du ministre des Biens culturels, Giuliano Urbani, déjà reporté à plusieurs reprises.

« Cinecittà – par statut, par vocation, par amour et par obligation – a le devoir de représenter aux yeux des nouvelles générations l'histoire du cinéma italien (...) mais elle ne doit pas se contenter de célébrer les grands auteurs disparus », a écrit l'ex-président de Cinecittà Holding, Felice Laudadio, dans sa lettre ouverte au ministre Urbani, avant de céder, en décembre, son poste au réalisateur Pupi Avati (« Le Cœur ailleurs », seul

cours avec le producteur franco-tunisien Tarak Ben Ammar, président de Roma Studios, les anciens studios Dino De Laurentiis, dont il a repris la gestion avec les enfants de Giancarlo Parretti, l'homme qui a entraîné le Crédit Lyonnais dans la coûteuse aventure de la MGM à Hollywood.

La vraie-fausse privatisation

Mais certains experts restent encore sceptiques sur la relance de Cinecittà. « La privatisation de Cinecittà est plutôt factice. En fait, seule la structure des studios a été privatisée. L'Institut Luce et son circuit de salles (environ 70 dans toute l'Italie) demeurent, eux, entièrement sous contrôle public. En théorie, Cinecittà pourrait avoir un rôle central dans le système italien, mais ce n'est

pas le cas aujourd'hui. La culture de Cinecittà reste très bureaucratique et politisée, explique Angelo Zaccone, président d'IsiCult (Istituto Italiano per l'Industria Culturale) et ex-administrateur de Cinecittà Holding. Au fil des ans, démocrates-chrétiens, socialistes et communistes ont tous soutenu Cinecittà au nom de l'Histoire et de la défense du patrimoine. Cependant, le secteur de la production reste très atomisé et artisanal. L'Italie produit une centaine de films par an, mais environ 40 n'arrivent jamais dans les salles. En réalité, le marché est malade et une bonne part des films, financés avec l'argent public, ne trouve pas de distributeur sur le marché. »

Derrière le discours officiel léningien sur le « printemps » du cinéma italien, cet expert indépendant dresse un tableau plutôt sombre du fonctionnement du fonds de soutien. Selon lui, en Italie, avec un minimum de recommandations politiques, il n'est pas difficile de réaliser un film. Une vingtaine de premières œuvres sont produites chaque année ; mais, très souvent, leurs auteurs n'ont jamais tourné un court-métrage ni même un clip de leur vie. « La plupart de ces films sont d'une qualité technique déplorable, pourtant ils bénéficient facilement d'un financement de l'Etat de 1 ou 2 millions d'euros chacun. Avec les bonnes recommandations, tu vas à Cinecittà et tu demandes à l'Institut Luce de distribuer ton film. Il reste en salles trois jours et disparaît corps et biens. Ce système est à l'origine d'un impressionnant gâchis. » « C'est encore le règne du clientélisme. Il ne suffira pas de changer les têtes pour changer le système », confirme un autre expert.

Malgré les cris d'orfraie des quotidiens de gauche « Il Manifesto » et « L'Unità » à l'annonce de la nomination d'Ubaldo Livolsi, Angelo Zaccone ne croit pas, pour autant, à « un projet de contrôle totalitaire sur Cinecittà ». L'intention du gouvernement serait plutôt de réorganiser « en douceur » les studios dans le cadre d'une réforme de l'ensemble du secteur. Mais le ministre des Biens culturels hésite encore entre la solution française, largement basée sur le soutien automatique, et le système anglo-saxon des « tax shelters » (abris fiscaux), fondé sur le marché. Deux modèles antinomiques qui n'offrent guère de possibilité de panachage.

« Le cinéma est une arme formidable », disait le « Duce », lors de l'inauguration de Cinecittà, en paraphrasant les propos de Lénine sur les chemins de fer. Homme de communication par excellence, le « Cavaliere » n'a pas l'intention de laisser cette « arme » entre n'importe quelles mains. ●



Federico Fellini sur le tournage d'« Intervista », en 1987. Le « Maestro » y rendait hommage aux légendaires studios italiens.

film italien en compétition à Cannes). Proche du centre gauche, Felice Laudadio n'est pas le seul à redouter une reprise en main directe de l'avenir de Cinecittà par le « Cavaliere ».

Qui est aujourd'hui le véritable patron des studios romains ? Un proche du président du Conseil : le banquier d'affaires Ubaldo Livolsi. « Il y a diverses théories sur sa nomination. Le plus probable est que Berlusconi voulait éviter des ennemis ou des incompetents à Cinecittà », confie un expert du secteur.

Ubaldo Livolsi, l'un des principaux artisans de l'introduction en Bourse du groupe Mediaset, a été nommé en décembre administrateur délégué de Cinecittà Holding, la structure publique chargée de piloter le plan de relance. Certes, depuis la privatisation partielle de 1997, Cinecittà Holding ne détient plus que 25 % du capital de Cinecittà Studios, au côté d'un pool d'investisseurs privés composé de Diego Della Valle (Tod's), Vittorio Merloni et Aurelio de Laurentiis... Mais le choix du fondateur de Livolsi & Partners – considéré comme un des meilleurs banquiers d'affaires de la péninsule, même si ses incursions dans le cinéma, à travers le fonds Convergenza, ont été plutôt malheureuses jusqu'ici – n'est évidemment pas neutre. Le ministre Urbani insiste volontiers sur le rôle clef qu'il entend donner à Cinecittà dans la promotion du cinéma italien à l'étranger. « Le gouvernement travaille dans trois directions : revoir les mécanismes de financement, promouvoir les accords de distribution pour aider à la diffusion des films italiens à l'étranger et favoriser le tournage de films étrangers en Italie. A ce titre, Cinecittà doit renforcer son offre de services complets, du plateau de tournage aux laboratoires de développement », explique le Français Emmanuel Gout, ex-président de Tele+, aujourd'hui en charge du projet de développement d'un parc d'attractions basé sur le cinéma. Des négociations sur le futur site sont en

Demain : A la recherche du cinéma anglais